

SOUVENIRS DU MEXIQUE

UNE ESCORTE DE L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE

Nous avons signalé déjà les *Souvenirs de la Martinique et du Mexique*, qui publie M. Mismer, ancien capitaine de gendarmerie au Mexique pendant l'occupation française. L'extrait que voici, dans lequel l'auteur met en scène l'impératrice Charlotte, quelque temps avant la chute de l'empire de Maximilien, n'est pas d'un intérêt moins vif que les articles précédents :

L'annonce du rappel des troupes françaises rentait comme le glas funèbre de l'empire. L'inévitable catastrophe approchait.

J'avais fixé au printemps de 1866 la date de mon départ du Mexique, lorsque à la veille de donner ma démission de capitaine, je reçus l'ordre d'escorter l'impératrice, avec soixante gendarmes, dans un voyage à Texcoco. Cette ville est séparée de la capitale par un lac de cent quatre-vingts kilomètres de superficie dont les eaux sales, comme celles de la mer, sont sujettes au flux et au reflux. L'impératrice devant traverser le lac en ligne directe, sur un radeau poussé avec des perches, je pris une avance de vingt quatre heures pour le contourner.

À la tombée du jour, j'établis ma troupe dans un grand rancho abandonné, entouré de murs, facile à défendre en cas d'attaque d'une guérilla. Par mesure de précaution, la moitié des chevaux restèrent sellés et la moitié des hommes armés. Les vedettes et les sentinelles furent relevées d'heure en heure. La nuit s'écoula sans alerte.

Le lendemain, nous arrivâmes à l'heure prescrite au débarcadère. Déjà l'*ayuntamiento* (municipalité) s'y trouvait avec des calèches découvertes, attelées de mules. Quand l'impératrice débarqua, simplement vêtue de noir, en deuil de son père, elle dut subir une harangue qu'elle écouta de fort bonne grâce, sous les ardeurs du soleil, puis elle monta en voiture avec une dame d'honneur de race indienne, sa compagne habituelle. En ma qualité de commandant de l'escorte, je me plaçai à la portière de droite; un de mes lieutenants à celle de gauche, tous deux le sabre à la main. Le comte de Bombelles, chargé de la direction du voyage, et les autorités occupaient deux autres calèches.

Plusieurs kilomètres séparent Texcoco du lac de ce nom qui baignait autrefois ses abords. Au signal donné, les attelages de mules partirent à fond de train, agitant leurs grelots et soulevant un nuage de poussière.

L'entrée en ville se fit au son des cloches et au vacarme des *cohetes*, sortes de pétards. Nous passâmes sous des arcs de verdure et de fleurs. Une foule compacte encombra les rues, mais peu d'enthousiasme; à peine quelques cris de : "Viva la imperatriz !" Le cortège arriva près de l'église où tout le monde mit pied à terre. Le clergé vint au-devant de la souveraine avec un dais où elle s'abrita pour s'avancer processionnellement, toujours encadrée par mon lieutenant et par moi, jusqu'au trône élevé dans le chœur. Après le *Te Deum*, elle se rendit à la municipalité où eurent lieu les présentations, puis elle remonta en voiture pour gagner le *Molina de las Flores*, situé à quelque distance de la ville. Un déjeuner l'y attendait, où je fus convié à titre de commandant de l'escorte.

Jusque là, malgré la chaleur et la poussière dont elle avait eu à souffrir, l'impératrice parut satisfaite du voyage. À table, sans se départir de la dignité de son rang, elle eut un mot gracieux pour chacun. Ayant remarqué l'une de mes médailles au ruban tricolore, elle me demanda, en langue française, ma province d'origine. Sur ma réponse que j'étais Alsacien, elle fit cette singulière réflexion : "Alors vous n'êtes pas disciple de Voltaire !"

Un télégramme qu'elle reçut dans la soirée la contraria visiblement; aussi ne fus-je point surpris d'apprendre son retour immédiat à Mexico. Le trajet jusqu'au lac s'effectua ventre à terre sans passer par la ville. Aucune autorité n'assista au départ. À ce moment, je pris les ordres du comte de Bombelles qui me laissa libre de revenir, le lendemain, à mon gré. Les chevaux étant sur les dents, à la suite des galopades de la journée, nous rentrâmes à Texcoco au pas.

Le voyage de l'impératrice devant durer deux jours, selon le programme officiel, on avait organisé un bal en son honneur. Pour ne pas perdre ses frais, la municipalité décida qu'il aurait lieu quand même et m'invita à le présider. Quand j'y arrivai, je pris place, avec les autorités, sur une estrade où se trouvait un fauteuil destiné à l'impératrice, que personne n'occupa. Il y avait dans la salle une nombreuse et brillante assistance; mais ma santé, toujours précaire, m'empêcha de m'y attarder. En revanche, les deux jeunes officiers mexicains qui m'accompagnaient ne renoncèrent à la danse qu'à quatre heures du matin pour monter à cheval.

Quelques jours après ma rentrée à Mexico, je reçus une carte aux armes impériales, libellée ainsi qu'il suit :

De órden del Emperador, la Secretaria de las ceremonias tiene la honra de invitar al Sr. capitán de gendarmería Mismer, comandante del distrito de Méjico, á comer con Su Majestad en el palacio imperial de Méjico.

El juéves, 5 de abril de 1866
á las seis de la tarde.

À l'heure fixée, je me rendis au palais. Des hallbardiers gigantesques, en uniformes rouges, montaient la garde des appartements. On m'introduisit dans un grand salon où se trouvaient déjà d'autres invités parmi lesquels deux évêques. Tous se tenaient debout, de chaque côté, le long des murailles. L'officier supérieur de ma connaissance, le major Roland, de la légion étrangère, me fit signe de venir à côté de lui. Après quelques minutes d'attente, une porte s'ouvrit et le maître des cérémonies annonça : "Su Majestad la imperatriz !"

La souveraine parut, suivie de deux dames d'honneur. Elle portait une robe noire à longue traîne sans autre ornement que la décoration de son ordre. Tout le monde s'inclina. L'impératrice fit le tour du salon, s'arrêtant devant chaque invité pour lui adresser quelques mots. Arrivée devant moi, elle me demanda si je m'étais bien amusé au bal de Texcoco; question banale à laquelle je répondis banalement.

Après ces préliminaires, on passa dans la salle à manger, où chacun prit place selon son rang. Un grand laquais, à la livrée impériale, se tenait derrière chaque siège. L'argenterie sortait de chez Christophe; un voisin me dit qu'il y en avait, en tout, pour quatre cent mille francs. Les mets étaient mal cuisinés; les vins médiocres, sauf celui de Hongrie. Le plus grand silence plana sur la table; c'est à peine si l'impératrice daigna échanger quelques mots avec ces voisins immédiats. On eût dit un repas de funérailles. Quand il fut terminé, nous retournâmes dans le grand salon, où nous attendait le même cérémonial qu'à l'arrivée.

Je sortis du palais en proie à des sentiments voisins de la commisération. De la place d'Armes, j'arrivai jusqu'à mon domicile, *calle de Corpus Christi*, sans me rendre compte du chemin parcouru, repassant dans ma tête toutes les circonstances de la soirée : l'absence de l'empereur, la contrainte visible chez l'impératrice, les visages mornes des invités, la contenance du personnel domestique, cette étiquette de cour portant à faux, je ne sais quelle tristesse répandue sur les choses, où l'on croit lire un présage de malheur...

CHARLES MISMER.

Oie à la broche. — Prenez-la jeune et qu'elle ait la graisse bien blanche; épluchez et flambez la bien; ôtez les ailes, coupez lui les ongles, et bridez-la en laissant les pattes en long; embrochez-la ensuite, et faites-la cuire. Il faut que le jus sorte des filets en la piquant avec la pointe d'un couteau.

Recette pour nettoyer les manteaux en caoutchouc. — Pour enlever la boue, il faut les laver avec de l'eau de son tiède. On prend du son mouillé à même dans la main et on nettoie les taches les plus persistantes. Le caoutchouc ne deviendra jamais raide, ni cassant, comme quand on le nettoie à l'eau froide.



LA DISTANCE AU SOLEIL

Il paraît que nous ne sommes pas aussi éloignés du soleil que nous l'avons cru jusqu'à présent. On acceptait communément le chiffre de 153 millions de kilomètres pour la distance de la terre au soleil. Les observations faites pendant le passage de Vénus en 1874 et 1882 (Chine, Perse, îles Auckland, Amérique septentrionale, Bahia-Banca, détroit de Magellan) placent notre pauvre planète en face du foyer central de la chaleur à une distance de cent quarante-huit millions cent trente-huit mille kilomètres—seulement !

* * * *

HISTOIRE DES MOTS

Le *Musée des Familles* nous apprend l'origine de notre mot *chrysocale*, d'après une curieuse explication que donne Jacquemin dans son *Histoire du Costume* :

"Les empereurs romains d'Orient avaient sur leur manteau, depuis le IV^e siècle, une pièce caractéristique que l'on appelait le *clavus*. Ce fut à l'origine une pièce quadrangulaire ou applique en drap d'or, presque toujours brodée, reproduisant les traits d'un personnage quelconque, l'image d'un daniel, celle d'un oiseau, etc. Sous la république romaine, le *clavus* nous est représenté comme un nœud de ruban pourpre, servant de marque distinctive à l'habit des sénateurs et des chevaliers. Plus tard, ce nœud de ruban se transforma en une bande de pourpre, large pour les sénateurs, étroite pour les chevaliers. Plus tard encore, Octave modifia cet ornement, qui fut en or. *Chrysoclaus* désignait un vêtement enrichi d'un *clavus* d'or, mais d'un or peut-être douteux si l'on s'en rapporte au sens du mot français, son dérivatif : *chrysocale*."

* * * *

FAVEURS DE LA SAINTE VIERGE

En 1853, le Père Pandosy et trois sauvages voyageaient dans la Colombie Anglaise. Leur but était de se procurer, d'un poste éloigné, une provision de vin de messe. À leur retour, les voyageurs rencontrèrent une terrible tempête de neige. L'air était rempli de flocons aveuglants, et les arbres de la sombre forêt qu'ils traversaient étaient chargés de neige, et jetaient une obscurité presque impénétrable sur leur route. Même, les sauvages, qui seuls savaient le chemin, refusèrent d'aller plus loin, et on résolut de bivouaquer jusqu'au lendemain matin.

Le jour suivant, quand le missionnaire se leva sur sa couche de neige, la tempête sévissait encore. En regardant autour de lui, il s'aperçut avec frayeur qu'il avait été abandonné par ses guides. Ils s'étaient enfui durant la nuit, et l'avaient laissé à son sort. Une mort certaine paraissait maintenant l'envisager en pleine face; car la neige avait effacé toute trace de sentier, même s'il en eût auparavant connu la localité. Plein d'anxiété, il eut recours à la prière. À cette époque il était question de la définition de l'Immaculée Conception comme dogme, et le père Pandosy, se rappelant qu'il était Oblet de Marie Immaculée, s'agenouilla et fit un acte de foi dans ce mystère. Il termina sa prière par ces mots : "O Marie, Mère de Dieu, comme preuve de Ton Immaculée Conception, délivre-moi de ce danger !" Puis il chanta l'*Ave Maris Stella*.

Quand il se leva, à son étonnement il aperçut à ses pieds un sentier où il n'en existait point auparavant. Ce chemin était aussi nettement indiqué que si une main invisible eût rejeté la neige de chaque côté. Pendant les trois journées suivantes du voyage, ce sentier sauveur mena le père Pandosy à travers la forêt et les prairies, jusqu'à ce qu'enfin il le conduisit sain et sauf chez lui, où il arriva avec le vin de messe, qu'il avait été chercher.